

JULIA QUINN

LES DEUX  
**DUCS**  
DE  
**WYNDHAM**

- 1 -

LE BRIGAND

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Léonie Speer

Flammarion >  
Québec >

Couverture : Antoine Fortin  
Intérieur : Facompo

Titre original : THE LOST DUKE OF WYNDHAM  
Éditeur original : Avon Books, une filiale de HarperCollins  
Publishers, New York  
© Julie Cotler Pottinger, 2008  
© Éditions J'ai lu, 2017 pour la traduction française  
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2025  
pour la présente édition

Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-89811-160-0  
ISBN (PDF) : 978-2-89811-161-7  
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-162-4

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2025

Imprimé au Canada  
flammarionquebec.com

À ma mère,  
grâce à laquelle tout est possible.  
Et à Paul, également,  
même si elle nous a un jour présentés  
comme son fils et sa belle-fille. Pfff...



# 1

Depuis cinq ans qu'elle était demoiselle de compagnie de lady Cavendish, duchesse douairière de Wyndham, Grace Eversleigh avait appris un certain nombre de choses sur celle-ci. La plus importante était la suivante :

Sous la façade sévère, exigeante et hautaine de la duchesse ne battait pas un cœur d'or.

Ce qui ne voulait pas dire que cet organe était totalement noir. On ne pouvait accuser la duchesse douairière de Wyndham d'être un monstre. Elle n'était ni cruelle, ni malveillante, ni même mesquine. Mais Augusta Elizabeth Candida Debenham Cavendish était née fille de duc, avait épousé un duc, puis donné naissance à un duc. Sa sœur était membre d'une famille royale mineure, dans un pays d'Europe centrale dont Grace ne parvenait jamais à prononcer le nom, et son frère possédait la plus grande partie de l'Est-Anglie. Aux yeux de la douairière, le monde s'ordonnait selon une hiérarchie aussi évidente que rigide.

Les Wyndham, et plus particulièrement les Wyndham apparentés aux Debenham, se situaient sans conteste possible au sommet.

En conséquence, la douairière s'attendait qu'on lui témoigne égards et déférence. Elle se montrait rarement aimable, ne supportait pas la stupidité, et n'accordait de compliments que sincères. Certains ne se gênaient pas pour déclarer qu'elle n'en accordait jamais ; Grace avait cependant été témoin, à deux reprises pour être précise, d'un bref mais honnête « c'est bien ». Même si personne ne l'avait crue lorsqu'elle y avait fait allusion...

Cependant, la douairière ayant évité à Grace une situation impossible, elle s'était acquis à jamais sa gratitude, son respect et, par-dessus tout, sa loyauté. Il n'empêche qu'être au service de la duchesse était loin d'être joyeux. Aussi, tandis que la voiture élégante et bien suspendue roulait dans la nuit, Grace se félicitait-elle que son employeuse fût profondément endormie.

Elle se reprochait son manque de charité, car elle venait de passer une excellente soirée au Lincolnshire Dance and Assembly. Dès leur arrivée, la douairière avait rejoint ses pairs sur l'estrade d'honneur et n'avait plus requis le moindre service de sa part. Grace avait donc pu danser, et rire avec ses amies de longue date. Elle avait bu trois verres de punch et s'était moquée de Thomas, ce qui était toujours une entreprise divertissante. Duc en titre, Thomas avait besoin d'un peu moins d'obséquiosité dans son existence.

Bref, Grace n'avait cessé de sourire, si souvent, si largement, qu'elle en avait mal aux joues. La joie inattendue que lui avait procurée cette soirée continuait de vibrer en elle, et elle se trouvait parfaitement heureuse dans la pénombre de la voiture,

à écouter les ronflements paisibles de la duchesse douairière.

Même si elle n'avait pas l'impression d'avoir sommeil, elle finit par fermer les paupières. Le balancement du véhicule, accompagné du clip-clop régulier des sabots des chevaux, avait quelque chose d'hypnotique. C'était étrange, cette sensation d'avoir les yeux fatigués alors que le reste de sa personne ne l'était pas. Un petit somme ne serait peut-être pas malvenu, car dès leur arrivée à Belgrave, il lui faudrait aider la douairière à...

*Pan !*

Grace se redressa vivement. Elle jeta un coup d'œil à lady Cavendish qui, miraculeusement, ne s'était pas réveillée. D'où venait ce bruit ? Est-ce que quelqu'un...

*Pan !*

Cette fois, la voiture fit une embardée, puis s'arrêta si abruptement que la douairière, qui voyageait face à la route, conformément à son habitude, fut projetée en avant. D'instinct, Grace se jeta à genoux et referma les bras autour d'elle pour lui éviter une chute.

— Que diable... ? s'écria la vieille dame, qui s'interrompit lorsqu'elle vit l'expression de Grace.

— Des tirs de pistolet, chuchota cette dernière.

La douairière pinça les lèvres puis, d'un geste brusque, arracha de sa gorge son collier d'émeraudes et le jeta à Grace.

— Cachez cela !

— Moi ? murmura Grace d'une voix étranglée, ce qui ne l'empêcha pas de fourrer le bijou sous un coussin.

Si seulement elle avait pu insuffler un peu de bon sens à la très estimée Augusta Cavendish. Elle n'avait aucune envie de se faire assassiner parce que la douairière se refusait à remettre ses pierres précieuses...

La portière s'ouvrit à la volée.

— La bourse ou la vie !

Encore accroupie près de la douairière, Grace se pétrifia. Puis, lentement, elle tourna la tête. Mais elle ne distingua que le métal luisant du canon d'un pistolet pointé sur sa tempe.

— Bonsoir, mesdames, reprit la voix, cette fois sur un ton différent, presque poli.

Son propriétaire sortit de l'ombre et, d'un geste ample du bras, les invita à descendre.

— Accordez-moi le plaisir de votre compagnie, si vous le voulez bien, murmura-t-il.

Grace jeta un coup d'œil éperdu autour d'elle. Réflexe futile, s'il en fut, car il était évident qu'elle n'avait aucun moyen de s'échapper. Elle regarda lady Cavendish, s'attendant qu'elle éructe de colère, mais celle-ci était devenue très pâle, et Grace s'aperçut qu'elle tremblait. La douairière tremblait !

Elle aussi, du reste.

Le bandit de grand chemin appuya l'épaule contre la portière, puis esquissa un sourire nonchalant, d'un charme impudent. Grace fut la première étonnée de remarquer, alors même qu'un masque dissimulait la moitié de son visage, trois choses à son sujet : l'homme était jeune ; il était fort ; et il était dangereux.

— Madame, dit Grace, je crois que nous devrions faire ce qu'il demande.

— J'aime qu'une femme soit raisonnable, déclara-t-il, souriant de nouveau.

Cette fois, ce fut un simple, quoique irrésistible, plissement des lèvres. Il continuait néanmoins de brandir son pistolet, et son charme ne dissipa en rien la peur de Grace.

C'est alors qu'il tendit son bras libre. Comme s'ils s'apprêtaient à assister à une réception. Comme s'il était un gentleman-farmer sur le point de commenter le temps qu'il faisait !

— Puis-je vous offrir mon aide ?

Grace secoua la tête. Il lui était impossible de le toucher. Elle ignorait précisément pourquoi, mais elle savait, au plus profond d'elle-même, qu'un désastre surviendrait si elle glissait sa main dans la sienne.

— Fort bien, dit-il avec un petit soupir. De nos jours, les dames sont tellement indépendantes. Cela me brise le cœur, vraiment... Personne n'aime à se sentir inutile, ajouta-t-il en s'inclinant vers elle, comme pour partager un secret.

Grace se contenta de le fixer.

— Rendue muette par ma grâce et par mon charme, commenta-t-il en s'écartant pour leur permettre de descendre. Cela arrive tout le temps. Vraiment, je ne devrais pas être autorisé à m'approcher de vous, mesdames. J'ai sur vous un si fâcheux effet.

Un fou ! C'était la seule explication. En dépit de ses manières avenantes, c'était un fou. Et il était muni d'un pistolet.

— Encore que, ajouta-t-il d'un air songeur, certains prétendraient que laisser une femme muette est le moins fâcheux de tous.

Thomas serait certes d'accord. Le duc de Wyndham – qui avait insisté, voilà quelques années, pour qu'elle utilise son prénom à Belgrave après un échange ridicule de « Votre Grâce », « Mademoiselle Grace » – n'avait aucune patience pour les bavardages.

— Madame, chuchota-t-elle d'un ton pressant en saisissant la douairière par le bras.

Sans dire mot, celle-ci prit la main de Grace et lui permit de l'aider à descendre de la voiture.

— Ah, voilà qui est mieux ! déclara le bandit avec un grand sourire. Quelle chance j'ai d'être tombé sur deux dames aussi divines. Dire que je pensais être accueilli par un vieux gentleman bourru.

Grace recula de quelques pas, les yeux toujours rivés sur le visage de l'homme. Il ne ressemblait pas à un criminel, ou du moins à l'idée qu'elle se faisait d'un criminel. Son éloquence et ses manières trahissaient une excellente éducation, et s'il ne s'était pas lavé récemment, eh bien, rien ne l'indiquait.

— Ou, peut-être, par l'un de ces affreux bel-lâtres sanglés dans un gilet beaucoup trop étroit. Vous connaissez ce genre d'individus ? demanda-t-il à Grace. Ils ont le visage rouge, boivent trop, et pensent trop peu.

À son grand étonnement, Grace se surprit à acquiescer d'un signe de tête.

— Je m'en doutais. Hélas, ils pullulent !

Elle cilla et demeura immobile, à regarder la bouche de l'homme. Il avait des lèvres si expressives, si bien dessinées, qu'elle avait presque l'impression de voir son visage, dont la partie supérieure était pourtant dissimulée par son

masque. C'était étrange, fascinant, et plutôt dérangeant.

— Bien, reprit-il, avec le même soupir trompeur que Thomas, lorsque celui-ci désirait changer de sujet. Mesdames, vous avez conscience, j'en suis sûr, qu'il ne s'agit pas d'une réunion mondaine. Pas entièrement, ajouta-t-il avec un sourire provocant à l'adresse de Grace.

Elle entrouvrit les lèvres. Le regard de l'homme s'était fait séducteur.

— J'aime beaucoup mêler les affaires et le plaisir, murmura-t-il. L'occasion ne s'en présente pas souvent, avec tous ces jeunes gens corpulents qui parcourent les routes.

Grace savait qu'elle aurait dû réagir, voire protester, mais la voix du bandit était d'une douceur qui lui rappelait l'excellent cognac qu'on lui offrait parfois à Belgrave. Ses inflexions mélodieuses révélaient une jeunesse passée loin du Lincolnshire. Grace se sentit osciller, comme si elle allait basculer en avant, avec douceur et légèreté, pour se retrouver ailleurs, loin, très loin d'ici.

D'un geste vif, il lui saisit le coude.

— Vous n'allez pas vous évanouir, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-elle à voix basse.

— Je vous en sais gré, avoua-t-il. Vous rattraper serait certes un plaisir, mais il faudrait pour cela que je lâche mon pistolet, et nous ne pouvons nous le permettre. N'y songez pas, enchaîna-t-il en se tournant vers la douairière. J'aurais plaisir à vous rattraper, vous aussi, je ne pense toutefois pas que vous souhaitiez, l'une et l'autre, que mes associés se chargent des armes à feu.

À cet instant seulement, Grace se rendit compte qu'il y avait trois autres hommes. Elle n'aurait

pas dû être surprise, car il n'avait pu orchestrer seul cette attaque. Mais ses compagnons avaient choisi de rester dans l'ombre et de garder le silence.

Quant à elle, elle avait été incapable de détourner les yeux de leur chef.

— Notre cocher est-il blessé ? demanda-t-elle, mortifiée de ne pas s'en être inquiétée plus tôt.

Ni lui ni le valet de pied qui servait d'escorte n'étaient en vue.

— Rien qu'un peu d'amour et de tendresse ne puissent guérir, assura le bandit. Il est marié ?

— Je... je ne pense pas, répondit Grace, déconcertée par cette question.

— Dans ce cas, envoyez-le à l'auberge. Il s'y trouve une servante accorte qui... Oh, à quoi est-ce que je pense ? J'oublie que je me trouve en présence de dames. Du bouillon chaud, et peut-être une compresse froide, recommanda-t-il en riant. Et un jour de congé pour trouver amour et affection. Au passage, son compagnon est là-bas...

De la tête, il désigna un bosquet.

— Tout à fait indemne, je vous l'assure, même s'il trouve peut-être ses liens un peu plus serrés qu'il n'en a l'habitude.

Grace rougit, et elle se tourna vers la douairière, déconcertée de ne pas entendre celle-ci rabrouer vertement l'homme pour ses propos licencieux. Toujours aussi pâle, elle regardait le voleur comme s'il s'agissait d'un fantôme.

Grace lui prit la main. Celle-ci était froide, moite, et d'une mollesse inquiétante.

— Madame ? Madame ?

— Quel est votre nom ? chuchota la douairière.

— Mon nom ? répéta Grace, horrifiée.

La vieille dame avait-elle été victime d'une attaque ? Avait-elle perdu la mémoire ?

— Votre nom à vous, reprit la douairière d'une voix plus forte, s'adressant manifestement au bandit.

Ce dernier se contenta de rire.

— Je suis ravi d'être l'objet de l'attention d'une si charmante dame, mais vous n'imaginez pas, je suppose, que je vais révéler mon nom, alors que je me livre à un forfait passible de la corde.

— J'ai besoin de connaître votre nom, insista la douairière.

— Et moi, je crains d'avoir besoin de vos objets de valeur, rétorqua-t-il, avant de désigner sa main d'un signe de tête respectueux. Cette bague, si vous le voulez bien.

— S'il vous plaît, murmura la douairière.

Grace pivota brusquement pour la regarder. Elle l'avait rarement entendue dire « Merci », et jamais « S'il vous plaît ».

— Il faut qu'elle s'assoie, intervint Grace.

Lady Cavendish jouissait certes d'une excellente santé, elle avait cependant largement dépassé les soixante-dix ans, et venait de subir un choc.

— Je n'ai pas besoin de m'asseoir, répliqua-t-elle en la repoussant.

Elle se tourna vers le bandit, arracha la bague de son doigt et la lui tendit. Après l'avoir fait rouler un peu dans sa paume, il la fourra dans sa poche.

Grace observa l'échange en silence. Sans doute allait-il exiger davantage. Elle fut surprise lorsque ce fut la douairière qui reprit la parole.

— Mon réticule est dans la voiture, dit-elle avec une déférence surprenante. Permettez-moi d’aller le chercher, s’il vous plaît.

— J’aurais plaisir à accéder à votre demande, mais je suis obligé de refuser. Qui me dit que vous n’avez pas deux pistolets cachés sous la banquette ?

Songean au collier, Grace déglutit avec peine.

— Et je peux dire, reprit-il d’un ton de plus en plus séducteur, que vous appartenez à la catégorie des femmes accomplies. Admettez-le... cavalière émérite, excellente au tir et capable de réciter l’œuvre complet de Shakespeare à l’envers.

La douairière pâlit davantage, si tant est que ce fût possible,

— Ah, si j’avais vingt ans de plus ! poursuivit-il avec un soupir. Je ne vous aurais pas laissée échapper.

— Je vous en prie, supplia-t-elle. Je dois vous donner quelque chose.

— Voilà un changement bienvenu, fit-il remarquer. Les gens désirent si rarement donner. Du coup, on ne se sent pas aimé.

Grace tendit la main vers la douairière. Il était manifeste qu’elle ne se sentait pas bien. Jamais elle ne se montrait humble ni ne suppliait, et...

— Prenez-la ! s’écria brusquement la vieille dame qui, saisissant Grace par le bras, la poussa d’un geste brusque vers le bandit. Prenez-la comme otage, avec un pistolet pointé sur sa tête si vous le souhaitez. Je vous promets que je reviendrai, et que je ne serai pas armée.

Grace tituba, sous le choc. Elle heurta le voleur, qui enroula aussitôt son bras libre autour

d'elle. C'était une étreinte curieuse, presque protectrice, et elle comprit qu'il était aussi stupéfait qu'elle.

Tous deux suivirent des yeux la douairière qui, sans attendre qu'il acquiesce, remontait déjà dans la voiture.

Grace s'obligea à respirer. Elle avait le dos pressé contre l'homme, sentait sa grande main sur son ventre, le bout de ses doigts frôlant sa hanche droite, elle percevait la chaleur et l'odeur de son corps. Jamais, au grand jamais, elle ne s'était trouvée aussi près d'un homme.

C'est alors qu'il approcha les lèvres de son oreille et chuchota :

— Elle n'aurait pas dû faire cela.

Il semblait... doux. Presque compatissant. Réprobateur aussi, comme s'il condamnait la manière dont la douairière l'avait traitée.

— Je ne suis pas accoutumé à tenir une femme ainsi, continua-t-il. Je préfère en général un autre genre d'intimité. Pas vous ?

Grace garda le silence. Elle avait peur de découvrir, si elle tentait de répondre, qu'elle n'avait plus de voix.

— Je ne vous ferai pas de mal, assura-t-il, sa bouche lui frôlant l'oreille.

Le regard de Grace tomba sur son pistolet, qui lui touchait la cuisse. Il paraissait dangereux, vindicatif.

— Nous avons tous une armure.

Elle le sentit bouger, glisser plutôt. Et, soudain, il lui prit le menton, lui effleura les lèvres du doigt, puis se pencha et l'embrassa.

Grace le regarda, abasourdie, quand il se redressa et lui sourit.

— Ce fut trop court, dit-il. Dommage.

Il recula, prit sa main sur laquelle il déposa un baiser léger.

— Une autre fois, peut-être.

Il ne lâcha pas sa main pour autant. Même quand la douairière ressortit de la voiture, il continua de la caresser avec son pouce.

Grace était incapable de penser, elle pouvait à peine respirer, elle comprit néanmoins qu'il se livrait à une entreprise de séduction. Dans quelques minutes, ils se quitteraient, et il n'aurait rien fait de plus que l'embrasser, mais elle serait transformée à jamais.

La douairière s'avança vers eux. Si elle remarqua que le bandit de grand chemin caressait sa demoiselle de compagnie, elle n'en laissa rien paraître.

— Je vous en prie, prenez ceci, dit-elle en tendant à l'homme un objet de petite taille.

Comme à regret, il libéra la main de Grace. Celle-ci s'aperçut, lorsqu'il s'en empara, que l'objet en question était une miniature du second fils de la douairière, mort depuis longtemps.

Elle connaissait bien ce portrait, car la vieille dame l'emportait partout avec elle.

— Vous connaissez cet homme ? chuchota la vieille dame.

Le voleur étudia la peinture et secoua la tête.

— Observez-le de plus près.

Il se contenta de secouer de nouveau la tête, et tenta de rendre la miniature à la douairière.

— Ça peut valoir quelque chose, intervint l'un de ses compagnons.

Pour la troisième fois, il secoua la tête.

— Cette miniature n'aura jamais autant de valeur pour moi que pour vous, déclara-t-il en scrutant la douairière.

— Non ! s'écria-t-elle. Regardez ! Je vous en supplie, regardez ! Ses yeux, son menton, sa bouche... ce sont les vôtres.

— Je suis désolé, dit doucement l'homme, alors que Grace étouffait un cri. Vous vous trompez.

Lady Cavendish ne voulut pas en démordre.

— Vous avez aussi sa voix, insista-t-elle. Le ton, l'humour... Je le sais, j'en suis sûre. C'était mon fils. Mon fils !

— Madame... intervint Grace.

Elle glissa le bras autour des épaules de la douairière. En temps ordinaire, cette dernière n'aurait pas toléré une telle familiarité. Mais il n'y avait rien d'ordinaire dans son attitude, ce soir.

— Madame, il fait sombre, fit valoir Grace. Cet homme porte un masque. Cela ne peut pas être lui.

— Évidemment que ce n'est pas lui, rétorqua la vieille dame en la repoussant avec brusquerie.

Elle s'élança en avant, et Grace vit avec terreur les hommes la mettre en joue.

— Ne lui faites pas de mal ! cria-t-elle.

Bien inutilement car déjà la douairière avait saisi la main libre du bandit et s'y accrochait comme à une bouée de sauvetage.

— C'est mon fils, dit-elle en lui présentant la miniature entre ses doigts tremblants. Il s'appelait John Cavendish, et il est mort il y a vingt-neuf ans. Il était brun aux yeux bleus et il avait une marque de naissance sur l'épaule.

Elle avala sa salive à plusieurs reprises, et poursuivit dans un murmure :

— Il adorait la musique, et il ne pouvait pas manger de fraises. Et il... il...

Sa voix se brisa. Personne ne rompit le silence pesant qui suivit. Tous les regards demeurèrent rivés sur la vieille dame jusqu'à ce qu'elle reprenne dans un chevrottement :

— Il pouvait faire rire n'importe qui.

Elle se tourna alors vers Grace, qui n'aurait jamais imaginé l'entendre dire un jour :

— Même moi.

De nouveau, un lourd silence.

Grace regarda la bouche du bandit, si expressive et si moqueuse, et comprit que quelque chose n'allait pas. Il avait les lèvres entrouvertes mais, surtout, pour la première fois, elles étaient immobiles. À la lueur diffuse de la lune, elle vit qu'il avait blêmi.

— Si cela signifie quelque chose pour vous, continua la douairière avec une calme détermination, vous me trouverez à Belgrave Castle, où j'attendrai votre visite.

Puis, voûtée et tremblante, elle pivota sur ses talons, la miniature au creux de la main, et remonta avec peine dans la voiture.

Incertaine, Grace demeura immobile. Si étrange que cela puisse paraître, avec trois pistolets encore pointés sur elle, et un quatrième pendant au bout du bras du chef, elle ne se sentait plus en danger. Ils n'avaient toutefois récupéré qu'une bague – un maigre butin, sans doute, pour des voleurs endurcis – et elle hésitait à regagner la voiture sans leur accord.

Elle se racla la gorge, ne sachant comment s'adresser à leur chef.

— Monsieur ?

— Mon nom n'est pas Cavendish, dit-il à mi-voix. Mais il l'a été autrefois.

D'un mouvement fluide, il grimpa en selle et aboya :

— Nous en avons fini ici.

Grace ne put que le suivre des yeux tandis qu'il s'éloignait dans la nuit.

## 2

Quelques heures après, Grace était assise sur une chaise, dans le couloir qui desservait la chambre à coucher de la douairière. Elle était au-delà de la fatigue, et n'aspirait à rien d'autre qu'à regagner son lit. Où, malgré son épuisement, elle était certaine de se tourner et se retourner sans trouver le sommeil.

Mais lady Cavendish était si bouleversée, elle avait sonné tant de fois que Grace avait fini par renoncer à se coucher et avait traîné une chaise jusqu'à la porte de sa chambre. Au cours de la dernière heure, elle avait apporté à la douairière, qui refusait de quitter son lit, une collection de lettres rangées au fond d'un tiroir fermé à clé ; un verre de lait chaud ; un verre de cognac ; un autre portrait miniature de feu son fils John ; un mouchoir qui, de toute évidence, avait une valeur sentimentale ; et un deuxième verre de cognac, pour remplacer celui que la douairière avait renversé tandis qu'elle expliquait avec des gestes fébriles où trouver le mouchoir.

Le dernier appel remontait à une dizaine de minutes. Dix minutes durant lesquelles Grace n'avait rien fait d'autre qu'attendre et penser...

Penser au bandit de grand chemin. À son baiser. À Thomas, l'actuel duc de Wyndham, qu'elle considérait comme un ami. Au deuxième fils de la douairière, mort depuis longtemps, à qui l'homme ressemblait apparemment... et dont il portait le nom. Son nom, bonté divine !

Grace prit une profonde inspiration. Elle n'en avait pas soufflé mot à la douairière. Après avoir regardé le bandit disparaître, elle s'était surtout préoccupée de ramener tout le monde au château. Il y avait le valet de pied à détacher et le cocher à soigner. Quant à lady Cavendish, elle était si bouleversée qu'elle n'avait pas émis la moindre protestation lorsque Grace avait installé le cocher blessé dans la voiture, avec elle.

Ayant ensuite rejoint le valet sur le siège surélevé, elle avait pris les rênes. Elle n'avait rien d'une conductrice expérimentée, mais elle s'était débrouillée. Comme toujours.

Une fois la voiture ramenée à bon port, elle avait trouvé quelqu'un pour s'occuper du cocher, puis avait pris soin de la douairière. Pourtant, pas un instant elle n'avait cessé de s'interroger.

Qui était donc ce bandit de grand chemin qui avait déclaré avoir porté autrefois le nom de Cavendish ? Se pouvait-il que ce soit le petit-fils de la douairière ? Grace avait entendu dire que John Cavendish était mort sans postérité. Cela dit, il n'aurait pas été le premier noble à semer des enfants illégitimes dans la campagne.

Sauf que l'homme portait le nom de Cavendish. Ou plutôt, il *l'avait* porté. Ce qui signifiait...

Grace secoua la tête. Elle était trop fatiguée pour réfléchir et semblait pourtant incapable de

s'en empêcher. Un fils illégitime pouvait-il porter le nom de son père ?

Elle n'en avait aucune idée. Elle n'avait jamais rencontré de bâtard, du moins pas d'origine noble. Elle connaissait cependant d'autres personnes qui avaient changé de nom. Le fils du pasteur était allé vivre chez des parents lorsqu'il était petit, et, lors de sa dernière visite, il s'était présenté avec un nom de famille différent. Un fils illégitime pouvait donc, sans doute, s'appeler comme il le souhaitait. Et même si ce n'était pas légal, un bandit de grand chemin ne se préoccuperait pas de ce genre de détail.

Grace porta la main à ses lèvres, en s'efforçant de se convaincre qu'elle n'aimait pas le frisson d'excitation qui la parcourait au souvenir de son baiser. C'était la première fois qu'on l'embrassait, et elle ne savait pas qui était cet homme.

Elle connaissait son odeur, elle connaissait la chaleur de sa peau et la douceur veloutée de ses lèvres, en revanche, elle ne connaissait pas son nom.

Du moins, pas son vrai nom.

— Grace ! Grace !

Grace se leva avec peine. Elle avait laissé la porte entrouverte afin d'être sûre d'entendre la douairière. Celle-ci devait être encore bouleversée car elle utilisait rarement son prénom. Un *Mademoiselle Eversleigh* ! permettait une intonation plus impérieuse.

Grace se précipita dans la chambre.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle, s'efforçant de bannir lassitude et ressentiment de sa voix.

La douairière était à demi-assise dans son lit, la tête relevée par plusieurs oreillers. Une position qui paraissait très inconfortable, mais lorsque Grace s'était risquée à suggérer un aménagement, elle avait failli se faire arracher les yeux.

— Où étiez-vous ?

La question n'appelait pas de réponse, Grace dit néanmoins :

— Juste de l'autre côté de la porte, madame.

— Il faut que vous alliez me chercher le portrait de John, déclara la douairière, d'un ton plus agité que péremptoire.

Grace la dévisagea, perplexe.

— Ne restez donc pas plantée là ! la houspilla la douairière.

— Mais, madame, je vous ai apporté les trois miniatures et...

— Non, non, non ! Je veux le tableau. Celui de la galerie.

— Le tableau, répéta Grace.

Il était 3 h 30 du matin, et elle avait beau avoir le cerveau embrumé par la fatigue, elle avait bien l'impression qu'elle venait d'être requise pour décrocher un portrait grandeur nature, et le transporter sur deux étages jusqu'à la chambre à coucher de la douairière.

— Vous savez bien lequel, reprit cette dernière. Mon fils se tient à côté d'un arbre, et il a une petite étincelle dans le regard.

Grace battit des paupières, pas encore convaincue d'avoir bien entendu.

— Il n'y en a qu'un, je pense...

— Exactement ! Et John a une étincelle dans le regard.

— Vous voulez que je l'apporte ici ?

— Je n'ai pas d'autre chambre à coucher, que je sache !

— Très bien, murmura Grace, en avalant sa salive. Cela risque de prendre un certain temps.

— Contentez-vous d'approcher une chaise et de décrocher ce maudit tableau. Vous n'avez pas besoin...

La douairière fut saisie d'une quinte de toux déchirante, et Grace se précipita vers elle. Elle passa le bras dans son dos et tenta de la redresser.

— Madame, je vous en prie, calmez-vous. Vous allez vous faire du mal.

Après quelques spasmes, la douairière avala une gorgée de lait chaud, puis jura et l'échangea contre le verre de cognac, qu'elle vida entièrement.

— C'est à vous que je vais faire du mal si vous n'allez pas me chercher ce tableau, lança-t-elle en reposant brusquement le verre sur sa table de chevet.

— Comme vous voudrez, madame, murmura Grace.

Sitôt hors de la chambre, elle s'adossa au mur du couloir, accablée.

Dire que la soirée avait si bien commencé !

— Elle ne me paie pas suffisamment, malgré Grace en descendant l'escalier. Je doute qu'il existe assez d'argent...

— Grace ?

Elle s'arrêta net, et aurait trébuché sur la dernière marche si deux grandes mains ne s'étaient refermées sur ses avant-bras pour la retenir. Elle n'eut pas besoin de relever la tête pour savoir qu'elles appartenaient à Thomas Cavendish, petit-fils de la douairière, duc de Wyndham et, par conséquent, l'homme le plus puissant de la

région. Même s'il vivait plus souvent à Londres qu'à Belgrave, Grace avait été amenée à bien le connaître au cours de ses cinq années au service de la douairière. Aussi étrange que cela puisse paraître, ils étaient amis.

— Bonsoir, Votre Grâce.

Elle était si fatiguée qu'elle n'avait pas songé à l'appeler par son prénom, comme elle y était autorisée au château.

— Que diable faites-vous debout ? s'étonna-t-il en s'écartant. Il doit être au moins 2 heures.

— 3 heures passées, rectifia-t-elle machinalement, avant de prendre brusquement conscience de la situation.

Que devait-elle lui dire ? Impossible de lui cacher le fait qu'elles avaient été attaquées. Mais devait-elle lui révéler qu'il avait *peut-être* un cousin qui écumait la campagne pour soulager la noblesse locale de ses objets de valeur ?

Tout bien réfléchi, ce n'était peut-être pas le cas. L'inquiéter inutilement n'avait aucun sens.

— Grace ?

— Excusez-moi... que disiez-vous ?

— Pourquoi déambulez-vous dans les couloirs ?

— Votre grand-mère ne se sent pas bien, répondit-elle, avant de changer délibérément de sujet. Vous rentrez tard.

— J'avais à faire à Stamford.

Sa maîtresse. Ç'aurait été n'importe quoi d'autre, il ne se serait pas montré aussi vague. Il était néanmoins curieux qu'il soit rentré. D'ordinaire, il passait la nuit là-bas. En dépit de ses origines respectables, Grace était employée à Belgrave, elle connaissait donc à peu près tous

les potins qui circulaient à l'office. Si le duc passait la nuit à l'extérieur, elle en était en général avertie.

— Nous avons eu une soirée... agitée, commença-t-elle.

Il la regarda d'un air interrogateur. Après une hésitation, elle finit par avouer :

— La voiture a été attaquée par des bandits de grand chemin.

— Seigneur Dieu ! s'exclama-t-il. Vous n'avez rien ? Et ma grand-mère ?

— Nous sommes toutes deux indemnes, le rasure Grace. En revanche, notre cocher a reçu un bon coup sur la tête. J'ai pris la liberté de lui donner trois jours de repos.

— Bien sûr. Je dois vous présenter mes excuses, ajouta Thomas après avoir fermé brièvement les yeux. J'aurais dû insister pour que vous soyez escortées par plus d'un valet.

— Ce n'est pas votre faute, voyons. Qui aurait pensé... Bref, nous sommes indemnes, répéta-t-elle. C'est tout ce qui compte.

— Qu'ont-ils pris ?

Grace hésita. Difficile de répondre qu'ils n'avaient volé qu'une bague sans que Thomas, qui n'était pas idiot, ne s'interroge.

— Pas grand-chose, répondit-elle avec un sourire contraint. À moi, ils n'ont rien pris. Il doit être évident que je ne suis pas une femme fortunée.

— Grand-mère doit être folle de rage.

— Elle est assez bouleversée, biaisa Grace.

— Elle portait ses émeraudes, je suppose ? L'amour de cette vieille chouette pour ces cailloux est ridicule.

Grace s'abstint de lui reprocher les termes qu'il employait pour parler de sa grand-mère.

— Elle a conservé ses émeraudes. Elle les avait cachées sous le coussin de la banquette.

— Vraiment ? fit-il, impressionné.

— En fait, c'est moi, corrigea Grace à contre-cœur. Elle me les avait jetées avant qu'ils ouvrent la portière.

Il esquissa un sourire. Puis, après un silence embarrassé, il reprit :

— Vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous êtes debout à une heure aussi indue. Vous méritez sûrement de vous reposer, vous aussi.

— Je... C'est-à-dire...

Impossible de ne pas lui dire la vérité. De toute façon, il ne manquerait pas de remarquer l'emplacement vide sur le mur de la galerie.

— Votre grand-mère a une requête un peu particulière.

— Toutes ses requêtes sont particulières, rétorqua-t-il.

— Non, celle-ci...

Grace leva les yeux au ciel.

— Je suppose que vous ne seriez pas volontaire pour m'aider à décrocher un tableau de la galerie ? hasarda-t-elle.

— Un tableau ?

Grace hocha la tête.

— De la galerie ?

Elle opina de nouveau.

— J'imagine qu'il ne s'agit pas d'un des petits formats carrés ? Les natures mortes avec fruits ?

— Non. C'est le portrait de votre oncle qu'elle demande.

— Quel oncle ?

— John.

À son tour, il hocha la tête, un sourire sans joie sur les lèvres.

— Il a toujours été son préféré.

— Mais vous ne l'avez pas connu, fit remarquer Grace, car à l'entendre on aurait pu croire qu'il avait été témoin du favoritisme de sa grand-mère.

— Non, bien sûr que non. Il est mort avant ma naissance. Mais mon père parlait de lui.

De toute évidence, il ne souhaitait pas s'appesantir sur le sujet, aussi Grace n'insista-t-elle pas. Il finit pourtant par demander :

— N'est-ce pas un portrait en pied, grandeur nature ?

— Je crains que si.

L'espace d'un instant, il parut prêt à pivoter vers la galerie. Puis sa mâchoire se durcit. Son attitude redevint celle du duc conscient de l'autorité que lui conférait son titre.

— Non, déclara-t-il avec fermeté, vous n'irez pas le chercher cette nuit. Si elle veut ce maudit tableau dans sa chambre, elle enverra un valet demain matin.

Si elle n'avait été aussi épuisée, Grace aurait souri de son attitude protectrice. Elle avait toutefois appris depuis longtemps qu'avec la douairière mieux valait choisir le chemin de la moindre résistance.

— Je vous assure que je ne souhaite rien d'autre que de me retirer. Mais il est plus facile d'accéder aux demandes de lady Cavendish.

— Certainement pas, rétorqua-t-il.

Et sans attendre, il commença à gravir l'escalier.

Grace l'observa un instant puis, avec un haussement d'épaules, se dirigea vers la galerie. Cela

ne devait pas être si difficile que cela de décrocher un tableau d'un mur.

Elle n'avait pas fait dix pas que Thomas la rappela d'un ton impérieux. Elle s'arrêta avec un soupir. Elle aurait dû s'en douter : l'homme était aussi têtu que sa grand-mère – une comparaison qu'il n'aurait certainement pas appréciée.

Elle revint sur ses pas, et accéléra l'allure lorsqu'il l'appela de nouveau.

— Je suis là, répondit-elle avec irritation. Bonté divine, vous allez réveiller toute la maison !

— Ne me dites pas que vous aviez l'intention de transporter ce tableau toute seule.

— Si je ne le fais pas, elle va sonner toute la nuit, et je ne pourrai pas dormir du tout.

Il étrécit les yeux.

— Regardez un peu...

— Quoi ? demanda-t-elle, déconcertée.

— Moi, en train de démonter le cordon de sa sonnette, lâcha-t-il en gravissant les marches avec une détermination renouvelée.

— De démonter... Thomas ! Thomas, vous ne pouvez pas faire cela !

Elle courut derrière lui. Il se retourna alors et il lui adressa un large sourire, ce qu'elle trouva presque inquiétant.

— Je suis chez moi. Je peux faire ce que je veux.

Le temps que ces paroles pénétrèrent le cerveau de Grace, Thomas avait traversé le palier et entré dans la chambre de sa grand-mère.

— À quoi jouez-vous donc ? l'entendit-elle tonner.

Puis, comme elle franchissait le seuil à son tour, il reprit d'un ton un peu plus amène :

- Dieu du ciel, vous ne vous sentez pas bien ?
- Où est Mlle Eversleigh ? demanda la douairière, dont le regard affolé fouillait la chambre.
- Je suis là, dit Grace en s’avançant.
- Vous l’avez ? Où est le tableau ? Je veux voir mon fils.
- Madame, il est tard, tenta d’expliquer Grace.
- Elle se rapprocha dans l’espoir de prévenir un désastre, sachant que, si la douairière commençait à parler du bandit et de sa ressemblance avec son fils préféré, elle ne pourrait l’en empêcher.
- Madame, répéta-t-elle avec douceur.
- Vous pouvez demander à un valet de vous l’apporter dans la matinée, intervint Thomas. Je ne tolérerai pas que Mlle Eversleigh entreprenne un travail aussi physique, et certainement pas au beau milieu de la nuit.
- J’ai besoin de ce tableau, Thomas.
- Grace se retint de lui prendre la main. Elle semblait si vieille, si affligée, si peu elle-même, lorsqu’elle ajouta :
- S’il te plaît...
- Demain, s’entêta Thomas, l’air mal à l’aise. À la première heure, si vous le souhaitez.
- Mais...
- Non, coupa-t-il. Je suis désolé que vous ayez été agressée ce soir, et je suis prêt à faire tout ce qui est nécessaire – dans les limites du raisonnable – pour assurer votre confort et votre bien-être. Cela n’inclut toutefois pas des demandes saugrenues et intempestives. Me suis-je bien fait comprendre ?
- Ils se défièrent longuement du regard. Puis Thomas dit sèchement, sans se retourner :
- Grace, allez vous coucher.

Elle demeura un instant immobile, sans trop savoir ce qu'elle attendait. Une protestation de la douairière ? Que la foudre frappe la maison ? Rien ne survenant, elle se décida à quitter la chambre. Tandis qu'elle traversait le palier, à pas lents, elle les entendit se disputer. Rien de violent ni de passionné, non. Ce qui ne l'étonna pas. Les colères des Cavendish étaient froides, et ils préféraient les piques glaciales aux vociférations.

Grace prit une inspiration tremblante. Elle ne s'y habituerait décidément jamais. Depuis cinq ans qu'elle vivait à Belgrave, le ressentiment réciproque que partageaient Thomas et sa grand-mère continuait de la choquer.

Et le pire, c'était qu'il était sans raison. Un jour, elle avait osé demander à Thomas pourquoi ils éprouvaient un tel mépris l'un pour l'autre. Il s'était contenté de hausser les épaules en disant qu'il en avait toujours été ainsi. D'après lui, la douairière n'avait pas aimé son fils, et ce fils détestait le sien – c'est-à-dire Thomas. Lequel se serait bien passé de l'une et de l'autre.

Grace en était restée stupéfaite. Les membres d'une famille étaient censés s'aimer, non ? En tout cas, dans la sienne, on s'aimait. Sa mère, son père...

Elle ferma les paupières, luttant contre ses larmes. Sans doute était-ce la fatigue qui la rendait sentimentale. Elle ne pleurait plus ses parents. S'ils lui manquaient – et ils lui manqueraient toujours –, le trou béant creusé par leur mort s'était refermé.

À présent... eh bien, elle avait trouvé une place dans ce monde. Pas celle qu'elle espérait, et pas celle que ses parents avaient prévue pour elle.

Mais elle était nourrie, logée, vêtue, et elle avait l'occasion de voir ses amies de temps à autre.

Parfois cependant, la nuit, alors qu'elle était allongée dans son lit, elle endurait des moments difficiles. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû être ingrate – elle vivait dans un château, que diable ! Elle n'était cependant pas censée se retrouver employée d'une duchesse revêche. Son père était un gentilhomme campagnard, sa mère un membre très aimé de leur communauté. Grace avait grandi entourée d'amour et de joie, et quelquefois, alors qu'ils étaient réunis le soir devant la cheminée, son père soupirait et prétendait qu'elle allait devoir rester vieille fille, parce qu'il n'existait sûrement pas d'homme assez bien pour elle dans le comté.

Grace éclatait de rire et rétorquait :

— Et dans le reste de l'Angleterre ?

— Non plus.

— En France ?

— Saprستي, non.

— En Amérique ?

— Tu veux tuer ta mère, jeune fille ? Tu sais bien qu'elle a le mal de mer rien qu'en regardant une plage.

Tous savaient qu'un jour ou l'autre, Grace épouserait un homme du Lincolnshire, qu'elle vivrait dans la même rue – ou du moins, pas très loin –, et qu'elle serait heureuse. Elle connaîtrait le même bonheur que ses parents parce que personne ne s'attendait qu'elle se marie autrement que par amour. Elle aurait des enfants, et sa maison serait pleine de rires.

Elle se considérait comme la fille la plus heureuse du monde.

La fièvre qui s'abattit sur la maison des Eversleigh fut cruelle et la laissa orpheline. À dix-sept ans, elle ne pouvait pas rester seule, mais personne ne savait ce qu'il adviendrait d'elle tant que le testament de son père n'aurait pas été ouvert, et ses affaires réglées.

Tout en ôtant ses vêtements chiffonnés, Grace ne put réprimer un sourire amer à ce souvenir. Sa situation s'était encore aggravée, car il s'était avéré que les Eversleigh avaient des dettes. Pas considérables, mais ils avaient apparemment vécu un peu au-dessus de leurs moyens, avec la conviction, sans doute, que l'amour et le bonheur suffiraient à les sortir d'embarras.

Ils n'avaient pas tort. L'amour et le bonheur leur avaient permis de surmonter tous les obstacles. Tous sauf la mort.

Selon la loi, Sillsby – la seule maison que Grace avait connue – devait revenir à l'héritier mâle le plus proche. Grace le savait, toutefois, elle n'avait pas prévu que son cousin Miles serait si pressé de s'y installer, ni qu'il était encore célibataire. Ni qu'il la pousserait contre un mur et plaquerait ses lèvres sur les siennes, s'attendant qu'elle se laisse faire, voire qu'elle lui soit reconnaissante de s'intéresser à elle.

Au lieu de quoi, elle lui avait planté le coude dans les côtes et, d'un coup de genou bien placé...

Bref, c'était le seul épisode de toute cette débâcle qui la faisait encore sourire.

Furieux de cette rebuffade, Miles ne lui avait pas fait de cadeau. Elle s'était retrouvée sans foyer, sans argent et sans famille (elle refusait de le considérer comme telle).

C'est alors que la douairière avait fait son entrée.

Le bruit de la situation désespérée dans laquelle elle se trouvait avait dû se répandre dans la région. Semblable à une déesse glaciale, la douairière avait fait irruption à Sillsby en grand équipage, avait toisé le cousin Miles jusqu'à ce qu'il se tortille d'embarras – un pur moment de plaisir pour Grace –, puis elle s'était adressée à cette dernière.

— Vous serez ma demoiselle de compagnie.

Sans lui laisser le temps d'accepter ou de décliner, la douairière avait tourné les talons et quitté la pièce. Grace n'avait pas le choix.

Ç'avait eu lieu cinq ans plus tôt. Grace vivait à présent dans un château, bénéficiait d'une nourriture raffinée, et si ses vêtements n'étaient pas à la pointe de la mode, ils étaient de qualité et seyants. La pingrerie ne faisait pas partie des défauts de la douairière.

Grace vivait non loin de l'endroit où elle avait grandi, et comme la plupart de ses amies vivaient encore dans la région, elle les voyait régulièrement, que ce soit au village, à l'église ou lors de visites. Si elle n'avait pas de famille à elle, du moins n'avait-elle pas été forcée d'en fonder une avec Miles.

Mais elle avait beau apprécier ce que la douairière avait fait pour elle, elle attendait davantage de la vie.

Peut-être pas davantage, autre chose plutôt.

Elle ne devait toutefois pas se leurrer. Les seuls choix possibles pour une femme de sa condition, c'était un emploi ou le mariage. En ce qui la concernait, c'était un emploi. Les hommes du

Lincolnshire étaient bien trop impressionnés par la douairière pour oser s'intéresser à Grace. Il était de notoriété publique qu'Augusta Cavendish n'avait aucune envie de former une nouvelle demoiselle de compagnie. Il était de notoriété encore plus publique que Grace ne possédait pas un sou.

Allongée dans son lit, elle ferma les yeux. Elle devait se souvenir que les draps entre lesquels elle s'était glissée étaient d'excellente qualité, et que la bougie qu'elle venait de souffler était de pure cire d'abeille. Elle jouissait vraiment de tout le confort possible.

Mais ce qu'elle aurait voulu, c'était...

Peu importait. Ce fut sa dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil.

Et de rêver d'un certain bandit de grand chemin.